

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation [1857-1876]

Herausgeber: Société jurassienne d'émulation

Band: 25 (1876)

Artikel: Le Fable et les fabulistes

Autor: Scholl, Jules-Charles

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-549536>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Fable et les fabulistes

Conférence donnée à Bienne le 22 février 1875,

par M. JULES-CHARLES SCHOLL.

I. *Universalité des fables.*—La fable est, avec la maxime et le proverbe une des formes les plus anciennes de la pensée humaine exprimée d'une manière brève et sentencieuse. L'apologue est, dans un certain sens, avec le proverbe, l'expression de la sagesse des nations. De là son universalité. Il n'est pas de peuple, il n'est pas de littérature qui ne possèdent un grand nombre de ces récits à la fois naïfs et piquants, spirituels sans méchanceté. Orientaux et occidentaux, hommes du Nord et du Midi, aucune nation n'en est privée. Si les peuples à imagination brillante sont plus richement partagés que d'autres, ils le doivent tout naturellement à leur génie plus fécond ; mais chez les sauvages insulaires de la Polynésie ou sous le ciel inclément des Samoyèdes, on trouve aussi des récits fictifs destinés à récréer ces simples enfants de la nature après les fatigues de la chasse et de la pêche. Les nations orientales toutefois, celles de l'Inde brahmanique et des pays mahométans, occupent incontestablement le premier rang parmi les peuples amateurs de fables. On connaît celles de l'hindou Bidpaï imitées, dit-on, par Esopé, puis par La Fontaine. Les auteurs musulmans emploient avec prédilection la forme de l'apologue, et les plus graves écrivains se plaisent à cacher sous une historiette enjouée les sérieuses leçons de leur philosophie. Plusieurs ouvrages célèbres, le *Tuti Nâmeh* ou *Contes du Perroquet*, par exemple, ne sont que des collections de nouvelles et d'anecdotes. Bien plus, bon nombre d'ouvrages mystiques sont écrits sur le même modèle. Le *Mantic Uttaïr* (Lan-

gage des oiseaux) de Farid Uddin Attar n'est qu'une longue allégorie, et le poème non moins connu de Saadi ou Sadi : le *Gulistan* (Parterre de Roses) ne renferme que des anecdotes en apparence tirées de la vie journalière, mais dont la morale est exprimée ensuite dans des vers sententieux d'une grande élévation. Les Hébreux avaient aussi du goût pour l'apologue ; et la plus ancienne fable connue est celle des *Arbres voulant élire un roi* racontée aux habitants de Sichem par Jotham, petit-fils de Gédéon (*Juges IX*).

Nous ne saurions étudier ici les différences très intéressantes qui distinguent les contes orientaux, par exemple, de ceux de nos fabulistes, et, parmi ces derniers, discuter la valeur relative de chacun d'eux. Etablissons seulement la généralité des fables et leur succès incontesté chez tous les peuples et à toutes les époques de leur littérature. Nous reviendrons plus tard sur ce sujet à un autre point de vue.

II. *Caractère général de la fable.* — Ce qui fait le charme d'une littérature, c'est la variété, et ce qui embellit une œuvre en prose ou en vers ce sont les nuances, ce sont ces mille petits détails qui font les délices du lecteur attentif et délicat, mais qui passent inaperçus pour le lecteur superficiel, lequel, ne recherchant que les émotions vives et les coups de théâtre, dédaigne ces intentions légèrement esquissées qui constituent précisément l'originalité du style. Pour jouir entièrement d'une œuvre littéraire, il faut donc pénétrer dans la pensée la plus intime de l'auteur et, pour y parvenir, connaître exactement le genre auquel appartient son œuvre. Dans le domaine de la fiction sententieuse, il faut donc nettement distinguer trois éléments, trois genres très voisins, parfois réunis, mais plus souvent encore séparés : je veux parler du *proverbe*, de l'*apologue* et de la *fable*.

Le proverbe est une courte sentence, ordinairement sous forme d'image, exprimant un fait ou une vérité mo-

rale d'une manière piquante et inattendue. Voici quelques proverbes arabes :

« Une pierre de la main d'un ami, c'est une orange. » — « Quand le coq a faim, il rêve qu'il est sur le marché aux grains. » — La montée pour aller à un ami, c'est une descente. » — « Celui qui veut manger du miel doit savoir supporter la piqûre des abeilles. » — « La nuit des accidents aucun chien de garde n'aboie. » — « Chaque tortue, aux yeux de sa mère, est une gazelle. » — etc.

L'apologue diffère de la fable. Il est, en général, plus court et se rapproche de la sentence ; le mot *apologue* peut se traduire assez exactement par celui de *parabole* ou de *similitude*. Esope et Lessing ont fait, non des fables, mais des apollogues. Leurs historiettes sont courtes, sans frais d'élegance ni de mise en scène : une image, une pensée, voilà tout. — Voici quelques exemples d'apologues :

LE SINGE, L'ANE ET LA TAUPE (par Boisard).

De leurs plaintes sans fin, de leurs souhaits sans bornes
Le Singe et l'Ané un jour importunaient les dieux :
« Ah ! je n'ai point de queue !... » « Ah ! je n'ai point de cornes ! »
« Ingrats, reprit la Taupe, et vous avez des yeux ! »

LE HIBOU ET L'AIGLE (par Le Brun).

A son manoir las de borner sa vue
Certain Hibou supplia l'Aigle un jour
De lui montrer l'olympique séjour ;
L'Aigle en jouant le porte sur la nue
Jusqu'au soleil : « Ami, le vois-tu bien ? »
— « Je vois... Je vois force brouillards et rien, »
Dit le Hibou. L'Aigle moqueur et leste
Vous rejeta mon aveugle ici-bas.
Pour admirer un spectacle céleste
Il faut des yeux : les hiboux n'en ont pas.

Les charmants vers de la *Feuille*, où Arnault peint avec tant de grâce l'inconstance de la fortune, *Le Renard et les Raisins*, *le Coq et la Perle* de la Fontaine sont aussi

des apollogues. Du reste l'apologue donne souvent la main au proverbe ou à la sentence : l'un ne va guère sans l'autre. Voici, par exemple, un petit conte de Sadi (traduction de M. Defrémy, page 265) : « Un jour dans l'orgueil de la jeunesse, j'avais marché vite, et la nuit venue, j'étais resté épuisé au pied d'une montagne. Un faible vieillard arriva à la suite de la caravanne et me dit : « Pourquoi dors-tu ? Lève-toi, ce n'est pas le lieu de sommeiller. » Je répondis : » Comment marcherais-je, puisque je n'en ai pas la force ? » — N'as-tu pas appris, repartit-il, que l'on a dit : » Marcher et s'asseoir valent mieux que courir et être rompu. »

Vers. — « O toi qui désire un gîte, ne te hâte pas, suis mon conseil et apprends la patience : le cheval arabe parcourt deux fois avec promptitude la longueur de la carrière, le chameau marche doucement nuit et jour. »

La fable, avons-nous dit, diffère de l'apologue. Son nom signifie *récit, narration* ; elle a donc des prétentions plus haute que le genre précédent. La fable, en effet, est toujours un petit tableau, un conte avec des péripéties plus ou moins compliquées. Entre les mains de La Fontaine et de Florian elle devient un véritable drame ; ce n'est plus seulement le bref énoncé d'une pensée ou d'une allégorie : c'est un récit complet, une action. Dès lors la fable peut aspirer au titre d'œuvre d'art, car elle est une production littéraire et non plus uniquement, comme le proverbe et l'apologue, une simple idée présentée sous une forme agréable. Le fabuliste n'est donc pas exclusivement un moraliste, un collectionneur de sentences ; il devient réellement un fils des Muses, et, quoiqu'à un rang inférieur, il peut s'asseoir sur le Parnasse à l'instar des poètes épique, lyrique et dramatique. Ainsi la morale, l'enseignement ne seront plus la partie essentielle de la fable : la morale sera même reléguée à l'arrière-plan, tandis que le récit, développé d'une manière intéressante, enrichi d'images neuves et de mots heureux, concentrera sur lui tous les soins de

l'écrivain et toute l'attention du lecteur, qui recherchera dès lors avant tout dans la fable, non un encouragement à la vertu, mais un amusement de l'esprit. De là la valeur très relative des fables au point de vue de la morale et leur importance à peu près nulle devant une critique logique rigoureuse. — Nous reviendrons sur ce sujet.

Tout le monde, du reste, n'est pas apte à écrire des fables. Pour réussir, il faut posséder un esprit simple, naïf, enfantin ; — mais celui qui croirait que ces mots équivalent à niais, se tromperait fort. A cette disposition naïve, il faut joindre un grand bon sens, beaucoup d'imagination, de finesse et de variété, et un coup d'œil rapide pour saisir les détails les plus vulgaires, en apparence, et les plus fugitifs de la vie journalière. Je n'irai pas jusqu'à dire, cependant, que le fabuliste, quelque grand qu'il puisse être dans son genre, doive être également un philosophe éminent et un connaisseur parfait du cœur humain. Ce serait faire trop d'honneur à la fable, et lui attribuer une portée morale qu'elle n'a point. En effet, les sujets qu'elle aborde sont toujours généraux. Ce sont de grandes questions, je l'avoue, que celles de la recherche du bonheur, de la vraie sagesse, des différentes passions, des diverses formes de gouvernement, etc. Mais comment procède le fabuliste ? Nous donne-t-il sur ces problèmes une dissertation savante et une solution longuement cherchée ? Non. Il énonce une idée, le plus souvent connue de tout le monde, puis, au moyen d'un récit fictif, il expose à son point de vue, — qui est ordinairement celui de l'humanité entière, — le côté avantageux ou défavorable de l'opinion qu'il adopte ou qu'il combat.

Le philosophe, par contre, procède d'une façon toute différente. Il scrute les mêmes problèmes ; mais, sans souci de l'opinion courante, il expose sa propre théorie, ses observations, ses conclusions ; il construit un système tout personnel : Le voici, dit-il en terminant, il est à prendre ou à laisser ; je vous livre ma pensée intime. — Vous

voyez, dès lors, quel abîme sépare le fabuliste du philosophe. — Le philosophe s'affranchit de l'opinion du grand nombre pour suivre sa propre pensée; le fabuliste, au contraire, ne fait qu'exprimer l'idée ou même le préjugé reçu: il est le porte-voix de l'opinion.

S'il y a diverses morales dans les fables, cette différence provient de la multiplicité des points de vue auxquels la même personne peut se placer suivant les circonstances. Ainsi un homme en santé jouit avec délices de la clarté du soleil et de l'éclat du ciel; mais pour des yeux malades cette même clarté sera nuisible. Les deux conclusions se rapportent également au soleil; elles sont différentes, mais toutes deux exactes: tout dépend du point de départ.

Les qualités principales d'une bonne fable sont donc: la simplicité, la naïveté, le bon sens, la grâce. Ajoutons-y une versification facile, coulante. Il est vrai que cette condition est essentielle pour toute poésie; mais si l'on parle de l'épopée, à la tragédie, au dithyrambe un peu d'emphase et de redondance, dans la fable, qui raconte des faits simples, on exige avant tout la simplicité, une aisance parfaite dans le style et les images. Les fables de notre compatriote Jacques Porchat, qui mériteraient d'être plus connues, sont très remarquables par cette grâce, cette limpidité de style, premier mérite des fables, des contes, des chansons, des épigrammes, en un mot de toutes les poésies légères ou fugitives. En voici deux courts exemples:

L'ESSAI DU TONNEAU.

Un vigneron dans son caveau

Plaçait une futaille, et, la croyant peu sûre,
Mainte douve étant vieille et faible maint cerceau,
Pour l'essayer d'abord il y versa de l'eau.

« De l'eau, mon père ! de l'eau pure !
Dit le petit Pierrot. « Et pourquoi pas du vin ? » —

— « Mon fils quand je serai certain
Que ce vase tient l'eau, lui répondit le père,
Je l'emplirai de vin. Ecoute, petit Pierre,

Quand tu voudras choisir un confident discret,
Si tu veux sans dommage apprendre à le connaître,
Tout d'abord ne le rends pas maître
De ton plus important secret.

LE PÈRE ET L'ENFANT.

Père, apprenez-moi, je vous prie,
Ce qu'on trouve après le coteau
Qui borne à mes yeux la prairie ? —
— On trouve un espace nouveau ;
Comme ici, des bois, des campagnes,
Des hameaux, enfin des montagnes. —
— Et plus loin ? — D'autres monts encor. —
Après ces monts ? — La mer immense. —
Et puis ? — On avance, on avance,
Et l'on va si loin, mon petit,
Si loin, toujours faisant sa ronde,
Qu'on trouve enfin le bout du monde....
Au même lieu d'où l'on partit.

Les esprits graves ou passionnés, ceux qui s'attachent avant tout à l'idée abstraite soit de la vérité, soit de la beauté, sont incapables de composer des fables. On a attribué, vous le savez, à Homère la *Batrachomyomachie* ou Combat des Rats et des Grenouilles, satire ou fable écrite en vers épiques. Toutefois il est bien difficile de concilier l'esprit presque bouffon qui l'anime avec la pensée sublime créatrice de l'Iliade et de l'Odyssée. Sans doute le bon Homère se déride souvent et ses dieux font retentir l'Olympe de leur inextinguible rire : cependant le style du rhapsode smyrnien est toujours noble, élevé, jamais vulgaire ni faidement comique ; du reste Homère aurait-il pu écrire le combat des Rats et des Grenouilles, qui n'est, en définitive, qu'une innocente parodie de l'Iliade ? Parmi les auteurs modernes beaucoup ont essayé d'écrire des fables ; mais beaucoup aussi ont échoué ; surtout ceux qui, au lieu de se borner à raconter, ont voulu *disserter* et *prouver* : c'est souvent le cas de

M. Viennet, dont nous pourrons citer cependant un ou deux morceaux agréables. Mais peut-on se représenter Schiller ou Lamartine voulant rivaliser avec la Fontaine? Ils ne l'ont point tenté, et ils ont bien fait. C'est le cas de dire ou jamais :

Ne forçons point notre talent :
Nous ne ferions rien avec grâce.

III. *Principaux fabulistes. — Variété des fables.* — Le sentiment du beau, le goût de l'idéal sont, quoiqu'en puissent dire les pessimistes, tellement universellement répandus, je ne dis pas chez tous les individus, mais chez tous les peuples, qu'il n'y a pas une nation, si pauvre et si méprisée qu'elle soit, qui n'ait ses poëtes. On ne trouve pas partout, il est vrai, de grands tragiques ou de sublimes rivaux d'Homère, — ces genres supposent un haut degré de civilisation ou, du moins, de culture philosophique, sans parler de l'inspiration elle-même, qui est le propre du poëte. — Mais tous les peuples possèdent certainement des poésies légères, contes, chansons et fables. L'apologue (1) surtout fut le partage des classes déshéritées sous le rapport de la fortune ou de la puissance. Cachés par leur obscurité, qui leur est souvent — obscurité salutaire comme au *Grillon* — ces déshérités parodient les favoris de la gloire et de Plutus, et, prêtant aux créatures inférieures des sentiments humains, ils font agir et parler les hommes sous le masque de l'animal. Tels furent, dans l'antiquité, Esope, l'esclave phrygien, Phèdre, l'affranchi d'Auguste, Babrius, dont on ne connaît que le nom et les écrits, Avienus, etc. Horace, spirituel parvenu, ne dédaigne pas l'apologue, et a artistement enchassé dans ses œuvres la fable de la *Belette* (Epîtres I, 7) et celle des *Deux Rats* (Satires II, 6) imitée tour à tour, avec un égal succès, par La Fontaine, Andrieux et André Chénier. Les

(1) Je prends ici le mot *apologue* comme synonyme de *fable*, malgré la distinction faite plus haut.

fabliaux du moyen-âge, si mordants sous leur apparente bonhomie, sont comme l'indique leur nom, des récits fictifs tenant du conte, de la satire et de l'apologue. Le poème de *Goupil* ou du *Renart*, d'origine flamande, mais qui eut un succès immense en France au moyen-âge, et qui fut si heureusement rajeuni par Göthe, n'est qu'une longue fable ou, si l'on veut, une épopée comique. L'Angleterre, l'Espagne, l'Italie, la Russie ont leurs fabulistes anciens ou modernes; l'Allemagne cite avec éloge les noms de Gellert et de Pfeffel. Toutefois on peut se demander si la fable est un genre bien approprié au génie allemand? Sans doute, j'ai mentionné tout à l'heure le *Rein-ecke Fuchs* de Göthe, qui brille à la fois par la grâce, l'élégance et l'humour; c'est une œuvre parfaite et digne du grand poète universaliste qui a glané si habilement dans les fabliaux des treizième et quatorzième siècles. Cependant la fable elle-même prend trop souvent en Allemagne une forme sèche et didactique; la forme littéraire, l'enjouement, la verve en sont bannis: ce n'est plus qu'un court récit aboutissant à un précepte. La fable de Pfeffel intitulée l'*Ortolan* est encore plus brève: « L'aube blanchissait à peine, et déjà l'on entendait dans les bois le ramage des oiseaux: Chantez seulement, dit un ortolan: je n'en suis pas moins le plus gras. » —

Voici un apologue en prose de Lessing que je traduis littéralement:

« Je vais prendre mon essor! » s'écriait la gigantesque autruche, et le peuple entier des oiseaux attentif et sérieux s'était rassemblé autour d'elle. « Je vais prendre mon essor! répéta-t-elle, et, ouvrant ses puissantes ailes, elle s'élança comme un vaisseau lancé toutes voiles ouvertes... puis tomba lourdement sur la terre qu'elle n'avait pas quitté.

— C'est là, ajoute Lessing, une image poétique (?) de ces têtes antipoétiques qui, dans les premières lignes de leurs odes monstrueuses se vantent de leurs ailes orgueilleuses, menacent de s'élever au-dessus des nuages jusqu'aux

astres, mais n'en restent pas moins fidèles à la poussière.»

Combien cette manière de comprendre la fable est différente du genre vif et gai des auteurs français ! Pourquoi cette longue moralité à la suite d'un récit court, froid et nullement poétique ? Si Lessing voulait critiquer les mauvais poètes, rien ne l'empêcha de disserter contre eux doctement à grand renfort de citations grecques et latines, mais quel mauvais génie l'a poussé à aborder lui-même un genre si différent de celui qui convenait à son talent, et où l'illustre auteur de la *Dramaturgie de Hambourg* fait si triste figure ?

Si les essais de fables de plusieurs écrivains allemands ne me paraissent pas heureux, ce n'est pas une critique de ces écrivains eux-mêmes. Je veux dire seulement que l'esprit germanique, essentiellement didactique, savant, profond, sentimental, mais peu enclin à l'humour, à la plaisanterie légère et habilement déguisée, propre aux nations latines, n'est pas fait pour la fable et ne peut que se fourvoyer en essayant ce genre.

La France, par contre, et la Suisse romande nous offrent un grand nombre de fabulistes inégalement illustres, mais tous dignes d'attention. — Nous n'entreprendrons pas l'étude de La Fontaine, que la postérité a surnommé, d'une manière un peu arbitraire toutefois, l'*inimitable*. Créateur de la nouvelle fable, il a transformé, transfiguré l'apologue de l'esclave de Phrygie, et, prenant son bien partout où il le trouvait, il a, comme une abeille diligente, puisé le miel caché dans les écrits des auteurs de tous les pays et surtout dans les ouvrages oubliés du seizième siècle, dont beaucoup, composés dans un français barbare, ne plaisaient plus aux contemporains de Louis XIV. La Fontaine pille tour à tour Esope et Bidpaï, Horace et Phèdre, Rabelais et Bonaventure des Périers : il invente rarement le sujet, il le prend tout trouvé. Son originalité ne consiste pas dans l'idée mais dans la manière dont elle est offerte au lecteur et développée ; La Fontaine a un tour

de phrase qui lui est propre, une façon de badiner et de moraliser qui n'appartient qu'à lui : tour à tour naïf ou sublime — cet éloge n'est pas exagéré, — il semble se jouer de toutes les difficultés de la phrase et de la rime. Mais lui aussi a appris à faire difficilement des vers faciles. Si le sévère Boileau n'a pas daigné accorder une place à la fable dans son *Art Poétique*, La Fontaine ne craint pas de placer l'apologue au rang des inventions les plus nobles de l'esprit humain :

L'apologue est un don qui vient des Immortels ;
Ou, si c'est un présent des hommes,
Quiconque nous l'a fait mérite des autels :
Nous devons, tous tant que nous sommes,
Eriger en divinité
Le sage par qui fut ce bel art inventé.
C'est proprement un charme : il rend l'âme attentive,
Ou plutôt il la tient captive
Nous attachant à des récits.
Qui mènent à son gré les cœurs et les esprits.

« C'est en La Fontaine, dit avec raison M. Demogeot, « que se réalise de la façon la plus complète la fusion de « tous les éléments du passé au sein d'une pensée toute « moderne et douée de l'originalité la plus puissante. « Seizième siècle, moyen-âge, antiquité classique, tout « ce qu'il y a de plus heureux, de plus aimable, de plus « élégant duns les poëtes d'autrefois, vient se reproduire « sans effort et se résumer avec charme dans ses naïfs et « immortels écrits. Le *bonhomme* renoue, sans y songer, « la chaîne de la tradition française qu'avait rompue la « brillante mais dédaigneuse littérature du 17^e siècle. Bien « plus, il semble pressentir une philosophie encore incon- « nue. Tandis que la poésie de son époque, toute carté- « sienne d'inspiration, toute mondaine, toute sociale « d'habitudes, ne voit dans l'univers que l'homme moral, « et considère la nature comme un mécanisme inanimé, « La Fontaine sympathise avec toute la création ; tout ce

« qui vit, tout ce qui végète, l'arbre, l'oiseau, la fleur des champs, ont pour lui un sentiment, un langage. » —

« Nos beaux esprits ont beau se trémousser, disait Molière aux détracteurs de La Fontaine; ils n'effaceront pas le bonhomme. » — En effet, l'auteur du *Chêne et du Roseau*, de la *Belette et du Petit Lapin* a eu de nombreux disciples, qui ne l'ont pas égalé peut-être, mais dont plusieurs l'ont imité avec succès.

Le chevalier de Florian, l'aimable et gracieux traducteur de Cervantès, doué d'un cœur sensible qui tempérait la causticité naturelle de son esprit, nous a légué un recueil fort agréable, dont la popularité contrebalance celle de son modèle. Florian a une tendance plus didactique que La Fontaine; il ne se borne pas à raconter; il cherche, sinon à prouver, du moins à enseigner une vérité morale. Toutefois ce penchant didactique n'est point trop accentué chez l'auteur de *l'Ane et la Flûte* et du *Rossignol et le Prince*. Ce n'est qu'une nuance, qui ne dégénère pas en défaut, et n'empêche pas le fabuliste de nous charmer par sa gaieté, son entrain ou le sentiment qu'il a délicatement caché dans ses récits les plus agréables, qui sont aussi, à juste titre, les plus connus. Moins varié dans son style et dans ses images que La Fontaine, Florian lui est souvent supérieur par la finesse de la pensée et la douceur du langage.

Parmi les fabulistes de second ordre, Lamotte, Arnault, Le Bailly, Grenus ne sont point sans mérite. Nous citerons, dans un autre contexte, une fable très ingénieuse du duc de Nivernois.

La fable, on ne saurait assez le répéter, doit être, comme la chanson, toute spontanée et sans prétention doctrinale. Si vous voulez subtiliser, argumenter, prouver au moyen de la fable, vous êtes perdus, vous et votre poème, car la fable ne se prête pas plus à la dissertation que le dithyrambe. Si vous aspirez au rôle d'avocat, choisissez la prose et écrivez un in-folio ; mais, de grâce, pas

d'apologue. « Un bon auteur, a dit Horace, abandonné les sujets dans lesquels il n'a pas l'espoir de briller. » On a remarqué néanmoins que beaucoup d'auteurs ont une préférence décidée pour le genre de travaux qui répond le moins à leurs aptitudes naturelles ou pour ceux de leurs ouvrages qui ont le moins bien réussi. Ainsi Corneille préférail à *Cinna* et au *Cid Théodore vierge et martyre*, la plus faible de ses tragédies ; et Voltaire considérait comme son plus pur titre de gloire l'ouvrage qui fait le moins d'honneur à son caractère. — On a dit avec assez de raison.

Richelieu veut être poète
Et Lamartine homme d'Etat. (1)

Ces vers sont de M. Viennet, et ce qu'il y a de curieux, c'est que Viennet lui-même n'a pas été exempt de ce travers. Homme de lettres et homme politique, il a laissé plusieurs bons ouvrages ; mais il voulut, malgré Minerve, tantôt chauffer le cothurne tragique, tantôt écrire des fables, où il ne sait pas toujours éviter l'écueil de la dissertation. Quand il se borne à exposer un fait, une opinion, d'une manière simple et dégagée de toute arrière-pensée, alors c'est un très agréable narrateur. On connaît sa jolie fable des *Horloges de Charles-Quint* ; celle où il fait intervenir le Temps, sous la figure d'un voyageur qui gravit lentement la colline de la vie, mais qui la descend avec rapidité, sans cependant hâter le pas, est aussi vraie qu'originalement conçue. Je ne puis, malheureusement, citer tous les apollogues dignes de l'être : je dois choisir entre mille. En voici un sur la vraie et la fausse gloire :

LES ÉTOILES ET LES FUSÉES.

Du milieu d'une foule à grands frais amusée,
Vers un ciel dont la nuit assombrissait l'azur,

(1) M. Viennet fait cependant tort à Lamartine ; car le grand poète eut de beaux mouvements de patriotisme en 1848, et le 19 octobre 1830 déjà il avait défendu dans des vers magnifiques les infortunés ministres de Charles X qui durent peut-être la vie à son éloquence.

Une pétillante fusée
S'élançait hardiment, et, dans l'espace obscur,
Par un sillon de feu sa queue étincelante
 Marquait sa route triomphante.
Le peuple applaudissait ; et dans son sol orgueil
Elle fondait sur ce bruyant accueil
 Les plus brillantes destinées,
S'écriant : « Place, place, étoiles surannées !
A moi le firmament ! vos honneurs sont passés.
 Ils n'ont duré que trop d'années.
 Cachez-vous, astres éclipsés. »
Elle éclate à ces mots en vives étincelles,
Et jette dans les airs, tout à coup éclairés
Par l'ardente lueur de ses feux colorés,
 Un groupe d'étoiles nouvelles.
 Aux transports d'un peuple enchanté,
 Redouble sa folle jactance ;
Mais l'œil sur tant d'éclat s'est à peine arrêté,
Qu'il s'éclipse et s'éteint ; le peuple fait silence,
 L'air reprend son obscurité ;
 Et ma fusée évanouie
 N'est qu'une baguette noircie,
 Qui, loin d'atteindre au firmament,
S'en vient sur le pavé retomber lourdement
 Aux pieds de la foule ébahie.
La gloire suit parfois la vogue et le fracas ;
Mais son temple est jonché de baguettes brisées ;
Et l'Olympe est en vain assailli de fusées :
 Les étoiles n'en tombent pas.

Parmi les écrivains suisses, le vaudois Jacques Porchat et M. Carteret, de Genève, ont cultivé la fable avec succès. Nous ne connaissons que peu le volume de M. Carteret, mais celui de Porchat renferme un grand nombre de morceaux charmants écrits avec autant d'esprit que de goût. Le caractère vraiment humain, plein d'aménité et de bienveillance de l'ermite de Florency se montre à chaque page de ce recueil qui renferme, non des satires, mais de gracieuses allégories où la critique prend souvent la forme d'un reproche affectueux et sans amertume. Dans *le Lapin et la Tortue*, par exemple, Porchat montre qu'il

ne faut point se moquer des gens naïfs et sans malice, et que souvent le moqueur pâtit du mal qu'il voulait faire.

LE LAPIN ET LA TORTUE.

Un lapin, mauvais garnement,
Voyant approcher la tortue,
Se dit : « Je veux rire un moment ;
Voici de quoi. » L'autre venue,

Il crie au secours. « Qu'avez-vous ?
Lui dit-elle, et que puis-je faire ? —
— « Je suis blessé, ma bonne mère.
Ah ! portez-moi jusque chez nous. »

Elle, sans ruse et sans malice :
« Volontiers, et bénî soit Dieu,
Qui, pour ce charitable office,
Tout exprès m'amène en ce lieu !

Montez ; n'ayez peur : je suis forte.
Je suis dure aussi, n'est-ce pas,
Pauvre petit ? Et votre porte
Est loin encor ?... Doublons le pas. »

Lapin riait sur sa voiture,
Regrettant fort qu'on ne vit point
Une si plaisante aventure :
Un chasseur survint tout à point.

A son aise, d'une broussaille
Il tira ; le drôle en pâtit,
Et fuyant seule, Porte-écaille
Disait encor : « Pauvre petit ! »

A qui pouvez-vous faire envie,
Plaisirs dangereux du moqueur ?
Plus heureux qui toute sa vie
Sera la dupe d'un bon cœur !

Dans l'*Ane et la Cloche*, le même auteur plaide en faveur des animaux contre la brutalité des hommes ; dans le *Chardonneret*, il montre avec une éloquence pleine de sensibilité qu'il n'y a pas de belles prisons, et que la

liberté de vivre à sa guise est, avec l'existence elle-même, le premier des biens. Tout le monde a lu l'*Hirondelle à bord*, cette gracieuse image de l'imprévoyance cruellement punie.— Les fabulistes, — et La Fontaine n'est pas exempt de ce défaut, — s'imaginent parfois que, l'apologue étant un genre familier, l'auteur peut employer des comparaisons vulgaires, et, à l'instar de Töppfer dans ses caricatures, travestir ridiculement la nature humaine sous le prétexte de rendre la satire plus piquante. C'est une grande erreur. Le laid est toujours laid, et la plaisanterie, pour être mordante, n'a pas besoin d'être grossière ou exagérée. Les hommes de goût préféreront toujours Molière à Tabarin et, dans la galerie de Molière, ils mettront Alceste ou Tartuffe bien au-dessus de Scapin ou de Pourceaugnac. C'est pour cette raison que je donne à Porchat un rang très élevé parmi les fabulistes, car, tout en étant plein d'humour et de verve, il ne cesse jamais d'être délicat et choisi dans ses images et dans son style.

Nous avons dit déjà quelle est la tendance générale des fables. Elles se bornent à exprimer l'opinion reçue, à louer les vertus que chacun préconise et à blâmer les défauts ou les travers dont l'erreur est la plus évidente. Elles s'efforcent de rendre le vice ridicule

Ne pouvant l'attaquer avec les bras d'Hercule.

On peut dire d'une manière générale que le fabuliste, — sans pour cela être nécessairement médiocre lui-même, — est le poète de la médiocrité : *aurea mediocritas*. Il fuit en tout les extrêmes ; aussi combat-il les passions violentes qui agitent l'humanité, principalement l'ambition, l'orgueil, l'amour-propre ; et loue la modestie, la prudence, la modération dans les désirs. Il censure les vices et les défauts dangereux, non-seulement pour l'existence des états, mais pour le bonheur domestique et la vie journalière : l'hypocrisie, l'ingratitude. La *Poule aux œufs d'or* montre la folie de l'avarice ; le *Héron*, celle d'un goût trop difficile ; le *Lion et le Rat*, la *Colombe et la Fourmi* font

voir les avantages de la bienfaisance et de la complaisance; l'*Alouette et ses petits*, l'excellence de la prudence. Combien d'hommes, bouffis de leur mérite imaginaire, prétendent s'élever dans l'air soutenu par un frêle roseau, mais ne tardent pas à crever, comme la *tortue*, aux yeux de la foule ébahie ? Et l'erreur du *Souriceau* n'a-t-elle jamais été la nôtre ? Au milieu de la fièvreuse activité de l'époque actuelle, ne pourrait-on pas dire souvent aux pétulants coursiers de l'avant-garde :

Rien ne sert de courir il faut partir à point :
de peur d'être devancé par les tortues.

Que de désirs insatiables, que de plans irréalisables dans les conceptions humaines de tous les temps ! Encore ici souvenons-nous des *Deux Chiens* qui tentèrent de mettre la mer à sec :

Quatre Mathusalem bout à bout ne pourraient
Mettre à fin ce qu'un seul désire.

Et ne pourrait-on pas dire à plus d'un censeur intempestif et à plus d'un intrus dans les conseils :

. . . . Chacun son métier ;
Les vaches seront bien gardées ?

Que de geais parés des plumes du paon ! Que de *perroquets*, comme celui de Florian, qui savent bien siffler, mais non chanter ! Et les *hiboux*, les *chats*, et les *oissons*, partisans intéressés d'Athènes, de l'Egypte ou de Rome, où n'en trouve-t-on pas, défendant à outrance telle ou telle opinion, non pour l'amour d'un principe, mais plaident seulement *pro domo sua* ? Et les harangueurs, qui discourent fort éloquemment, mais se gardent bien d'attacher le grelot ? etc., etc.

Il est une classe d'hommes toutefois qui paraissent destinés tout spécialement à essuyer la mauvaise humeur des disciples d'Esope : ce sont les philosophes. Est-ce antipathie naturelle ou opposition systématique ! La question n'est pas résolue. Mais il est de fait que, pour le fa-

buliste, le philosophe n'est qu'un songe-creux, un bon à rien, un barbouilleur de papier. C'est l'*Astrologue* tombant dans un puits ; mais ce puits n'est pas celui de la Vérité ; — c'est un *roi Alphonse*, admirant les phénomènes célestes et oubliant ses malheureux sujets mourant de faim. Les philosophes, pour les fabulistes, ce ne sont pas les amis de la sagesse, mais de chimériques esprits qui édifient dans les nuages des systèmes impossibles, d'aveugles conducteurs de leurs aveugles disciples. Les philosophes ne savent qu'enlever aux hommes leurs appuis naturels, les bêquilles qui soutiennent leur faiblesse; mais ils sont incapables de rien mettre à la place; et comme le leur dit vertement l'abbé Devenet ;

Vous détruisez l'appui de tous les âges ;
Et dans vos sublimes accès
Vous élaguez, vous abatsez sans cesse ;

De quoi vous sert votre sagesse
Si vous ne construisez jamais ?

L'auteur a raison dans ce cas particulier, et ces vers, écrits au siècle passé en face du mouvement des Encyclopédistes, font honneur à son jugement. Toutefois la fable de *l'Homme et les Béquilles* de l'abbé Devenet ne prouve pas plus contre la philosophie véritablement digne de ce nom que le sonnet suivant de M. Autran contre ceux que leur mauvaise étoile pousse à écrire ou à rimer, ne prouve contre la littérature elle-même :

La neige hier, par aventure,
Visitait nos tièdes climats,
Rien n'est plus beau dans la nature
Que cette nappe de frimas !

Un âne (où n'en passe-t-il pas ?)
Sur cette neige immense et pure,
Mit les empreintes de ses pas,
Horribles trous de boue obscure.

Je continue, un peu tremblant :
Fort ennemi de la satire,
J'en proscris même le semblant ;
Mais à certains je voudrais dire :
« Réfléchissez, avant d'écrire,
A la beauté du papier blanc ! »

Tout cela est gai, agréablement tourné, légèrement caustique, mais y trouve-t-on un seul argument sérieusement établi ? Non ; et c'est là le côté faible de la fable. — A ceux qui jugeraient infaillible la critique de M. Autran, on opposera, par exemple, une fable imitée de l'italien de Lorenzo Pignotti ; elle est intitulée le *Laurier et le Jardinier* et toute à la louange des fils des Muses : (1)

Colas avait dans son jardin
Un laurier de fort belle espèce ;
Il l'arrosoit soir et matin,
Le taillait, l'émondait sans cesse.
L'arbuste prospérait, mais ne produisait pas.
« C'est donc en vain, plante inutile, »
Lui dit un jour le gros Colas,
« Que je veux te rendre fertile ;
» Tu resteras toujours stérile.
» Tandis que ce jeune pommier,
» Que pour toi souvent je néglige,
» De beaux fruits emplit mon panier,
» Je ne vois pousser de ta tige
» Que d'infructueux rameaux,
» Et que certaine baie amère
» Qui déplairait même aux pourceaux ! »
— « Si mon fruit n'a pas l'art de plaire, »
Lui répond le laurier, « en revanche en hiver,
» Comme en toute saison, tu me vois toujours vert ;
» Ma feuille est immortelle, à bien peu je la donne,
» Heureux qui d'elle un jour obtient une couronne. »
Fils d'Apollon, voilà votre destin ;
Mettez votre génie et vos vers sur l'enclume,
Ecrivez sans laisser de trève à votre plume,
Vous serez immortels..... Mais vous mourrez de faim !

(1) *Conteur* du 29 août 1847 (n°s 17 et 18).

Genre subalterne d'une portée contestable et relative, la fable est amenée, par une conséquence inévitable, à critiquer ceux qui, sentant en eux des aspirations plus hautes, s'efforcent de s'élever vers une région supérieure à celle où ils sont naturellement placés. Ici toutefois la fable a d'ordinaire raison, car elle ne critique pas, à proprement parler, le génie lui-même, dont l'ascendant est irrésistible, mais le plus souvent les parvenus vulgaires qui, comme M. de l'Escargot, sont arrivés au sommet de l'arbre à force de ramper.

Si la réalisation d'une beauté supersensible dans l'orangeuse existence de ses héros constitue l'idéal de l'épopée ; si la résignation aux ordres supérieurs du destin est le principe inspirateur de la tragédie antique, l'idéal de la fable, plus modeste et plus accessible, est l'heureuse médiocrité que célébrait Horace, sans toutefois la pratiquer. Chaque être a sa place au soleil, son utilité directe et sa voie toute tracée : à l'aigle, l'immensité des cieux ; au grillon, l'herbe fleurie ; au lion, la royauté ; au lapin, un gîte bien tranquille pour méditer sur les vicissitudes de la fortune. Gare à l'imprudent qui tenterait de franchir les bornes du domaine à lui réservé ! Sa folle présomption lui attirerait bientôt un rude châtiment. Le fabuliste ne tarit pas sur ce thème, sur les inconvénients de la grandeur, sur les dangers de la société des puissants, sur l'incompatibilité de l'amitié entre animaux que séparent les habitudes ou les positions sociales. Il nous rappelle que, lors du combat des Rats et des Belettes,

Au lieu que la populace
Entrait dans les moindres creux ;
La principale jonchée
Fut donc des principaux rats ;

et que les carpillons, pour avoir quitté le lit de la rivière, furent pris et frits. Cependant cette grandeur si dangereuse, ces têtes empanachées, qui causèrent la déconfiture des principaux rats, ont une attraction invincible

pour ceux qui ne savent pas imiter le Savetier et rendre au Financier cet or funeste qui prive du sommeil et de la gaité. Alors c'est l'histoire du pot de terre brisé par son bon ami le pot de fer ; ce sont les Singes jouant à la main-chaude avec le Léopard et devant souffrir sans mot dire la caresse un peu rude de Son Altesse en belle humeur. Mais à quoi servent ces exemples aussi fréquents qu'inutiles ? On trouvera toujours des Garo chagrins critiquant le monde et son Auteur, mécontents de leur lot..... Heureux encore si, pour les ramener au bon sens, il suffit de la chute d'un gland ! Dans cette peinture de l'heureuse médiocrité et des périls de l'ambition, la fable s'élève parfois à une hauteur de pensée qu'on ne s'attendait pas à rencontrer côté à côté avec tant de récits badins. Un auteur peu connu, M. de Fulvy, a très agréablement exprimé cette nécessité de la modération dans les désirs et d'une gradation dans la société, dans sa fable des *Etages* ; mais elle est trop longue pour être citée, et je résume ce paragraphe par ces jolis vers de Porchat :

Chacun a ses défauts et chacun tient sa place,
Que le voisin s'arrange ainsi qu'il plaît à Dieu.

On aurait tort de croire, Mesdames et Messieurs, qu'au bout de chaque fable il doit se trouver nécessairement une morale. Souvent l'apologue n'est qu'un récit constatant un fait, mais le poète ne cherche ni à l'expliquer, ni à le critiquer, ni à le justifier. Ainsi La Fontaine, dans *les Femmes et le Secret*, fait voir les inconvénients du bavardage ; dans *le Meunier, son Fils et l'Ane*, l'impossibilité de contenter tout le monde. *La Chenille* de Florian, qui blâme le ver-à-soie, dont tous les autres animaux louent l'industrieuse activité, est le type de la jalouse ; les *deux Almanachs* de M. Viennet montrent l'ingratitude des hommes pour le passé : on est tout au présent ; on oublie les amis de l'an dernier.

La fable peint aussi la basse adulation ou la flatterie habilement déguisée. Ainsi l'abeille qui a piqué la coquette

Chloë, obtient bien vite son pardon en disant qu'elle a cru se poser sur une rose :

Que ne fait-on passer avec un peu d'encens !

(Florian.)

Et quand, dans l'antre du lion malade, le renard prétexte un gros rhume qui l'empêche de discerner l'odeur qui l'environne, le fabuliste ajoute :

Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère,
Et tâchez quelquefois de répondre en Normand.

La Fontaine ne loue ni ne blâme le renard : il se borne à constater qu'il s'est adroïtement tiré d'un mauvais pas.

Ceci nous amène à la question suivante : Jusqu'à quel point la fable est-elle morale ou immorale ?

Quand la Fontaine nous peint la fourmi chassant la cigale, il semble donner raison à l'égoïsme contre la charité ; et quand il dit que

La raison du plus fort est toujours la meilleure,
on est tenté de crier au sophisme au nom de l'humanité.

— Que le lecteur candide se rassure ; ce ne sont pas les fabulistes qui bouleverseront jamais la morale, et La Fontaine n'a rien à démêler avec Hobbes ou Spinoza. Je pourrais multiplier les exemples ; mais je m'en tiens à ceux de la fourmi et du loup. Le vrai fabuliste, — et l'on verra tout à l'heure pourquoi nous disons le *vrai fabuliste*, — n'a pas de système ; il se borne à constater le fait accompli, et s'il hasarde une morale, c'est le plus souvent celle de tous les honnêtes gens sans distinction d'opinion. Bien loin de vouloir excuser la fourmi, La Fontaine veut dire seulement au paresseux semblable à la cigale : « Mon cher ami, qu'as-tu fait durant la bonne saison : jouir. Eh bien ! maintenant il faut te résigner à souffrir et à voir l'homme diligent entouré des biens amassés par son travail. » — Et quand dans le *Loup et l'Agneau*, le même fabuliste semble donner raison au régime du sabre, lui si

indépendant sous un roi absolu, — il constate seulement un fait, déplorable sans doute, mais assez général, à savoir que, trop souvent dans notre bas monde, la force brutale foule aux pieds la raison et la justice, et qu'ainsi, au point de vue de la réussite matérielle, la violence est le plus expéditif des moyens. — Les autres poëtes de l'école de La Fontaine, les vrais fabulistes, nous offrent plus d'un exemple de ce genre, mais l'on serait injuste en les accusant d'immoralité.

Il n'en est pas tout à fait de même pour M. Viennet. Cet écrivain, nous l'avons dit, ne se borne pas à raconter : il veut prouver ; son intention est évidente en maint endroit ; aussi pouvons-nous être plus sévères à son égard. Lisez, par exemple, le morceau intitulé *la Ligne droite*. Un père honnête recommande à son fils de suivre toujours la ligne droite dans la vie et, pour citer une devise célèbre, d'y marcher « *sans sortir de l'ornière.* » Le fils promet et débute dans la carrière. Hélas, que d'obstacles ! Ici un chien qui le couvre de fange ; là, un brancard qui le heurte et le blesse ; plus loin un cheval le frappe de son large poitrail ; à peine s'est-il relevé tout meurtri de sa chute, qu'il est menacé par des carrosses, des tilburys, etc., etc. ; bref il est renversé, foulé aux pieds pour avoir voulu avec trop de conscience suivre la ligne droite. On le relève, on l'entoure ; il conte en pleurant son histoire et sa fidélité malheureuse à sa maxime. Voici la conclusion de M. Viennet :

(Puis) un des assistants qui, sous trois dynasties,
Avait en louvoyant à travers les partis
Passé d'une mansarde en de riches lambris,
Et gagné des châteaux, des croix, des armoiries,
Lui dit : « Votre cher père est un homme loyal ;
Mais croyez-en votre disgrâce :
En suivant ici-bas la ligne qu'il vous trace
On ne va droit qu'à l'hôpital. »

Ni La Fontaine, ni Florian, ni Porchat n'auraient donné à une fable semblable une conclusion de ce genre ; et l'on

peut à juste titre blâmer ici M. Viennet, parce que lui-même a volontiers louvoyé durant sa longue carrière.

Si je me suis arrêté à l'allégorie de M. Viennet, c'est pour faire sentir le contraste qui existe entre la véritable fable et la fable dégénérée, qui n'est plus qu'une espèce de plaidoyer ou de satire, tandis que la tâche du fabuliste ne consiste qu'en ceci : raconter avec esprit un petit conte allégorique. Il ne doit, à proprement parler, ni juger, ni prêcher : qu'il se borne à exposer un fait ; on lui saura gré de son talent, et le lecteur indulgent lui pardonnera facilement un peu de malignité.

Mais si la majestueuse épopée n'est pas toujours sublime, et peut devenir badine ou populaire entre les mains de Pope, de Butler ou de Göthe, la fable, par contre, peut s'élever au-dessus de sa forme ordinaire et revêtir un caractère noble et touchant. Elle s'attache à la peinture des vertus et célèbre l'amitié, le travail, la reconnaissance. Quoi de plus aimable, de plus gracieux et de plus vrai que les deux *Pigeons*, *l'Aigle et l'Escarbot*, *le Lapin et la Sarcelle*, *les Serins et le Chardonneret*, *le Rat de ville et le Rat des champs* ! S'élevant plus haut encore, la fable, quoique toujours modeste, peut, sous la plume d'un poète inspiré, faire entendre la voix de la conscience et défendre elle aussi les intérêts les plus inaliénables de l'humanité. C'est ainsi que La Fontaine trouve dans la *Citrouille et le Gland* un argument en faveur de la Providence, et dans la *Mort et le Mourant* a tracé quelques vers dignes de la plus grande poésie. *L'Oracle et l'Impie*, sous une forme plus simple encore, renferme un enseignement non moins profond : la sagesse divine ne saurait être trompée par la perversité humaine. Ces morceaux sont trop connus pour être cités ; en voici un plus court, par Devaux, qui renferme une pensée fort juste, à savoir que ni les arguments des sophistes, ni les décrets des assemblées, quelle que soit leur puissance matérielle, ne peuvent rien contre le triomphe inévitable de la Vérité, quand l'heure de la Vérité est venue. Cet apologue est intitulé *le Temps et la Vérité* :

Aux portes de la Sorbonne
La Vérité se montra ;
Le Syndic la rencontra :
— « Que faites-vous là, ma bonne ?
Votre nom ? » — « La Vérité. » —
— « Vite ! délogez, ma chère,
Ou si non je monte en chaire
Et crie à l'impiété. » —
— « Vous me chassez, mais j'espére
Que j'aurai mon tour ; j'attends :
Je suis la fille du Temps
Et j'obtiens tout de mon père. »

IV. *Politique des fables.* — La politique des fables est très anodine, et ne saurait diviser les lecteurs : c'est, en effet, la politique de *tout le monde*. Restant dans les généralités et fuyant les extrêmes, le fabuliste est l'homme du juste-milieu ; il tend les mains à droite et à gauche, et sa maxime favorite est : *Rien de trop*. — Dans les grandes questions (dont nous n'avons pas à nous occuper ici), cette théorie du juste-milieu n'est pas toujours la meilleure, à notre avis ; mais dans le domaine plus ou moins insignifiant de l'apologue elle trouve tout naturellement sa place.

Aussi la fable a-t-elle de tout temps été goûtée et tolérée, même sous les gouvernements les plus ombrageux. On a découvert — à Ninive, si je ne me trompe, — des sculptures fort curieuses. Ce sont des animaux allégoriques dont les faits et gestes censurent indirectement la conduite du roi et des courtisans ; on y voit, par exemple, un lion, type du monarque, poursuivant un troupeau de gazelles timides, qui désignent les esclaves honorées des faveurs du maître. — La fable, quelque piquante qu'elle soit, est toujours moins acerbe que la satire : elle n'attaque pas directement les vices ou les travers de tel ou tel. Toutefois elle a aussi son aiguillon, et l'on est surpris de la franchise et des railleries peu déguisées que se permettait La Fontaine au XVII^{me} siècle.

Déjà dans les fables de Phèdre on trouve plus d'un trait

d'une audace inouïe pour un contemporain d'Auguste et de Tibère. La fable 4 du livre V (édition Lemaire) fait allusion à la chute de Séjan ou de quelque autre personnage illustre, et flétrit les gens sans honneur qui ne rougissent pas de partager les dépouilles du vaincu :

« Un homme ayant immolé un porc au divin Hercule pour s'acquitter d'un vœu qu'il avait fait étant malade, fit donner à son âne les restes de l'orge du porc. L'âne repoussa cette nourriture et parla ainsi : Je mangerais volontiers ton grain si celui qui s'en est nourri n'avait été égorgé. » Effrayé en réfléchissant à cette fable, (ajoute Phèdre), j'ai toujours regardé le lucre comme chose dangereuse. Mais tu dis : « Ceux qui se sont enrichis par la rapine possèdent la richesse. » Comptons donc bien combien ont péri, surpris dans leur fortune. Tu trouveras une plus grande foule de ceux qui ont été punis. La témérité réussit à bien peu de gens : elle est la perte de beaucoup. »

Pour en revenir à La Fontaine, quelle hardiesse dans plusieurs vers de la fable du *Renard et du Buste creux* :

Les grands, pour la plupart, sont masques de théâtre ;
Leur apparence impose au vulgaire idolâtre.

« Belle tête, dit-il, mais de cervelle point. »
Combien de grands seigneurs sont bustes en ce point !

Le même auteur ne craint pas, dans *Bertrand et Raton*, de dire, en termes non équivoques, que les petits princes sont bien fous de se laisser duper par les monarques plus puissants qu'eux et de tirer ainsi pour autrui les marrons du feu en s'y brûlant les doigts. Et le Mulet se vantant d'une généalogie contestée et contestable? Ai-je besoin de rappeler la conclusion des *Animaux malades de la peste*:

Selon que vous serez puissant ou misérable
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

On pense aussitôt, en lisant ces vers, au malheureux Fouquet ayant et après la fatale fête du château de Vaux !

Ce n'est pas sans étonnement non plus qu'on lit la con-

clusion des *Obsèques de la lionne* quand on sait que La Fontaine était le commensal du prince de Conti et des princes de Vendôme, le protégé du Dauphin et du duc de Bourgogne :

Amusez les rois par des songes,
Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges :
Quelque indignation dont le cœur soit rempli,
Ils goberont l'appât ; vous serez leur ami.

Florian a aussi quelques traits malins contre les princes ; ainsi le *Roi de Perse* n'ose cueillir une orange, de peur que ses visirs ne pillent le verger tout entier. Mais outre que les critiques de ce genre sont plus rares chez ce fabuliste que chez La Fontaine, elles sont plus conformes à l'esprit frondeur du dix-huitième siècle qu'au caractère de la société éblouie par la splendeur du Grand Roi.

Mais la politique des fables n'est pas uniquement dirigée contre les monarques. Etant celle du juste milieu, elle évite également les dangers du gouvernement populaire et recommande sans cesse aux hommes de rester dans les limites de leur position et de leur état : *Ne, sutor, supra crepidam.* — Il est naturel que les fabulistes des siècles passés aient rarement censuré la démocratie, dont ils ignoraient la force encore latente. Toutefois la *Tête et la Queue* de La Fontaine est significative : la queue faite pour suivre, veut intervertir les rôles, et bientôt, aveugle et imprudente

Droit aux ondes du Styx elle mena sa sœur,
la Tête. — Les fabulistes contemporains, qui n'ont plus guère à combattre l'omnipotence monarchique, tentent, par contre, d'éclairer les nations sur les dangers d'un régime où, chacun pouvant réclamer un droit souverain, on risque fort de n'avoir que des amiraux et de manquer de pilote. C'est l'idée de la *Nef des fols* par Porchat :

Voyez au gré des flots voguer cette nacelle :
Vingt naufragés y sont, dont l'unique travail
Est de se disputer la place au gouvernail.

Le vent pousse aux écueils ; on le voit : on querelle.
Jaloux de prévaloir, sur le point d'abîmer,
On veut mener la barque, on ne veut pas ramer.

Vous le voyez, du reste, Mesdames et Messieurs, la fable est, de sa nature, essentiellement modérée dans sa critique ; aussi s'efforce-t-elle de tenir la balance égale et de combattre l'esprit d'exclusion qui risque de paralyser le bien en refusant de se plier aux besoins des temps dans les limites de l'honneur et de la raison. Viennet a spirituellement tourné en ridicule un certain esprit de parti dans le *Marchand de lunettes*. (1) — La fable est à la fois conservatrice et libérale ; elle flétrit la tyrannie sous quelque forme qu'elle apparaisse ; mais si elle a des préférences, c'est probablement en faveur de l'autorité et de l'ordre contre la liberté qui peut dégénérer en licence ; elle veut que l'on mette des bornes le long des routes pour prévenir la chute des ivrognes ; (j'emploie une image de M. Viennet) — et que le postillon qui conduit la diligence ne craigne pas d'employer son fouet pour la sécurité des voyageurs confiés à son habileté. En toutes choses il faut considérer la fin, le but pratique des théories, et ne pas se borner à des systèmes plus ou moins irréalisables. Le duc de Nivernois a très agréablement exprimé cette idée dans sa fable du *Tailleur*, que je me permets de citer encore :

Certain tailleur, habile en son métier,
Voulait introduire la mode
D'un habillement singulier,
Mais de bon goût, leste et commode.
Il employa tout son avoir
A faire une emplette choisie
Des plus beaux draps ; et mit tout son savoir
A les tailler selon sa fantaisie ;
Puis le tout emmagasiné,
Il afficha sur sa boutique
Un beau patron bien dessiné,
Où se voyait sa nouvelle pratique.

(1) Cette fable est trop longue pour être citée ici.

Le dessin plut, et chalands de venir
Au magasin pour se fournir.
Jusqu'alors l'affaire était bonne :
Mais il y manquait le grand point.
Chacun voulut essayer un pourpoint :
Il se trouva qu'il n'allait à personne.
La mode ne réussit point.
Ceci convient aux faiseurs de système,
En fait de mœurs, de police et de lois,
Qui, selon moi, ressemblent quelquefois
A ce tailleur ; leur objet est le même ;
Réforme utile au citoyen,
Voilà le but, et tout va bien
Sur le papier ; l'intention est pure,
Les matériaux excellents,
Les ouvriers pleins de talents,
Mais on n'a pas pris la mesure.

En définitive, le fabuliste ne disserte pas ; il se borne à exposer les humbles *desiderata* de tout le monde, car tout le monde,— nous aimons à le croire du moins,— recherche la mesure et la liberté tempérée par l'obéissance aux lois.

Comme argumentation, on ne peut accorder à la fable qu'une portée relative et secondaire ; tout en dénigrant la philosophie, le fabuliste, s'il reste fidèle à son vrai rôle, ne peut nous offrir aucun raisonnement inattaquable. Il est facile, en effet, d'opposer toujours fable à fable, critique à critique, plaisanterie à plaisanterie : la satire, amère ou badine, ne prouve jamais rien. Comparaison, du reste, n'est pas raison, et ce qui est le plus généralement admis n'est pas toujours ce qu'il y a de plus vrai. Ainsi, on a cru fort longtemps que la terre était immobile au centre du monde : et pourtant elle se meut ! — Il en est de même de beaucoup d'autres opinions. Il y a certainement une Vérité absolue et, logiquement, cette Vérité doit être *une* : il ne peut y avoir deux Vérités absolues coexistantes. Le problème est d'arriver à cette plénitude de la Vérité, dont l'humanité possède déjà tant de rayons resplendissants. Ceci ne s'applique que d'une manière relative à la religion

mais plus directement aux théories politiques et sociales dont s'occupent les hommes d'état. . . . et les fabulistes.

Mais revenons à nos moutons. — On dit que Louis XVIII lisait volontiers les chansons de Béranger et disait en riant : « Il faut pardonner beaucoup à l'auteur du *Roi d'Yvetot*. » — Il en est du fabuliste comme du chansonnier ; on ne saurait prendre leurs opinions pour des doctrines. Tous deux sont d'aimables poètes, enthousiastes ou railleurs, mais toujours modestes interprètes d'une idée générale plus ou moins exacte. La fable, si elle est écrite avec talent et développée avec finesse, procurera un délassement artistique ; elle amusera, elle instruira même en obligeant le lecteur à faire un retour sur lui-même ; mais l'apologue ne peut ni ne doit avoir aucune prétention d'un ordre plus élevé.

V. *Migrations des fables*. — Deux mots encore, pour finir, sur les métamorphoses ou les migrations des fables. Certaines idées générales passent de peuple à peuple, et revêtent dans les divers pays des formes différentes : mais la morale du conte reste la même partout. C'est ainsi qu'il serait facile de rechercher et de grouper les apoluges qui ont pour but de mettre les hommes en garde contre les dangers d'un gouvernement fort, mais qui abuse de sa puissance : il suffit de rappeler l'antique allégorie de Jotham et la fable de La Fontaine sur la *Grue et les Grenouilles*. Un autre thème développé par tous les fabulistes a trait à la folie de ceux qui, méconnaissant les avantages de leur situation présente, détruisent ou compromettent un bonheur assuré pour la recherche stérile d'une félicité tout au moins problématique. La comédie a aussi exploité avec succès ce travers de l'esprit humain ; tout le monde a lu les *Châteaux en Espagne* de Collin d'Harleville. La fable de *Perrette* est dans toutes les mémoires : je me borne donc à la nommer. La littérature orientale et les vieux écrivains français offrent plusieurs récits analogues à celui de La Fontaine ; il est curieux de les comparer

entre eux. Voici d'abord une historiette tirée d'un recueil de fables sanscrit, intitulé le *Pankatantra*. (1)

« Il y avait quelque part un Brahmane dont le nom était Svabhâvakripana, ce qui veut dire un avare de naissance. Il avait en mendiant amassé une grande quantité de riz ; après en avoir pris ce qu'il fallait pour son repas, de ce qui restait, il remplit un pot. Il accrocha ce pot à une cheville enfoncée dans le mur, plaça son lit au-dessous, et les yeux fixés toute la nuit sur ce vase, il songeait : « Ah ! ce pot est en vérité plein de riz jusqu'au bord. S'il y avait maintenant une famine, j'en tirerais certainement une centaine de roupies ! Avec cela, j'achèterai une paire de chèvres. Elles feront des petits au bout de six mois, et j'aurai ainsi un troupeau de chèvres. Alors, avec les chèvres, j'achèterai des vaches. Aussitôt qu'elles auront vêlé, je vendrai les veaux ; ensuite, avec les vaches j'achèterai des buffles ; avec les buffles, des juments. Quand les juments auront mis bas, j'aurai une grande quantité d'or. Avec cet or, j'achèterai une maison à quatre corps de logis, et alors un Brahmane viendra chez moi et me donnera en mariage sa fille, une beauté, qui aura une grosse dot. Elle mettra au monde un fils, et je l'appellerai Somasarman. Quand il sera assez grand pour que je le fasse sauter sur mes genoux, je m'assiérai avec un livre derrière l'écurie, et tandis que je serai occupé à lire, l'enfant me verra, s'élancera du giron de sa mère, et courra vers moi pour que je le fasse sauter sur mes genoux, il viendra trop près des pieds des chevaux, et plein de colère, j'appelai ma femme : « Prenez l'enfant, prenez-le. » Mais elle, absorbée par quelque soin domestique, ne m'entend pas. Alors je me lève et je lui donne un coup de pied comme celui-ci. » En rêvant ainsi, il donne un coup de pied et brise le pot. Tout le riz tombe sur lui et l'enfarine. C'est pourquoi je dis : « Celui qui fait des projets insensés pour l'avenir

(1) Citée par M. Max Müller dans ses *Essais de mythologie comparée, les traditions et les coutumes.*

sera tout barbouillé de blanc comme le père de Somasarman. »

M. Max Müller cite ensuite un passage célèbre de Rabelais. Ce sont les paroles du sage Echephron, après que les capitaines de Picrocholes l'ont témérairement exhorté à conquérir le monde. « Là présent était un vieux gentilhomme, esprouvé en divers hazars et vray routier de guerre, nommé Echephron ; lequel oyant ces propos, dist : J'ai grand peur que toute ceste entreprise sera semblable à la farce du pot au laict ; duquel un cordouanier se faisait riche par resverie ; puis le pot cassé n'eut de quoy disner. »

La fable de La Fontaine n'est elle-même que la reproduction presque textuelle, mais en vers, d'un conte en prose de Bonaventure des Périers.

Enfin permettez-moi de citer encore un apologue des peuplades turques du sud de la Sibérie, traduit par M. Pavet de Courteille : (1)

« Un homme sortit pour tirer un lièvre. Il prit avec lui son fusil et se mit à l'affût, prêt à tirer. Il se dit à lui-même : Je vais tuer ce lièvre, en manger la chair et en vendre la peau. De l'argent que j'en ferai j'achèterai une jeune poule que je ferai couver. Je vendrai ses poulets et me procurerai une génisse. Devenue grande elle vêlera, et, du produit de son veau, j'acquerrai une pouliche. Elle mettra bas à son tour et me mettra à même d'acheter une femme qui me donnera un fils. Celui-ci sortira dans la rue pour jouer et se battra avec les autres enfants. Ce que voyant, je me bornerai à leur crier : Fi donc, vauriens ! A ces mots il frappa du pied la terre, et le lièvre s'enfuit ! »

Un conférencier, (2) qui m'a précédé à cette tribune, a trouvé dans l'existence des hommes de l'époque des palafittes dans l'univers entier un argument en faveur de

(1) *Journal Asiatique*, 1874, Août-Septembre, page 264.

(2) M. le ministre J. Gross dans une séance sur *l'Age du bronze lacustre*, donnée le 8 février. —

l'unité de la race humaine. Les fables — et l'on peut dire en général la littérature et la philosophie, — renferment également une preuve à l'appui de cette opinion. On découvre, en effet, chez tous les peuples, dans les civilisations en apparence les plus opposées, des idées morales, identiques au fond malgré les formes diverses dont elles sont revêtues, malgré la différence de leur application dans la pratique de la vie. Ainsi toutes les nations, même les Hindous et les Chinois, recherchent à la fois l'autorité et la liberté, et proclament la nécessité de leur conciliation ; partout on rit du fol qui court après la Fortune tandis qu'elle est assise à sa porte ; sous toutes les latitudes, — à moins que l'esprit et le cœur ne soient pervertis, — on rend hommage à la justice et l'on honore la vertu. C'est ainsi que la science archéologique et l'investigation philosophique se donnent la main, et tendent de jour en jour à démontrer, d'une manière lente mais certaine, avec l'unité historique du genre humain, la fraternité morale qui doit unir les enfants d'une même famille.
